

CLAUDIA PIÑEIRO

ELENA
ET LE ROI DÉTRÔNÉ

roman traduit de l'espagnol (Argentine)
par Claude Bleton

ACTES SUD

à ma mère

Maintenant, il la reconnaissait, elle qu'il avait certes aimée de son vivant mais sans jamais l'avoir reconnue. On n'était finalement uni à l'être aimé que lorsque ce dernier était mort, alors seulement on le portait définitivement en soi.

THOMAS BERNHARD,
Perturbation.

Une construction en béton, ce n'est rien d'autre qu'un château de cartes. Il suffit qu'arrive le coup de vent qu'il faut.

THOMAS BERNHARD,
Ténèbres.

I

MATIN

(deuxième comprimé)

Il s'agit de soulever le pied droit de quelques centimètres au-dessus du sol, à peine, de l'avancer dans le vide, juste assez pour dépasser le pied gauche, de peu ou de beaucoup, qu'importe, et de le faire redescendre. Il ne s'agit que de cela, pense Elena. Mais elle a beau penser, demander à son cerveau d'envoyer l'ordre du mouvement, le pied droit ne bouge pas. Ne s'élève pas. N'avance pas dans le vide. Ne redescend pas. Ne bouge pas, ne s'élève pas, n'avance pas dans le vide, ne redescend pas. Voilà tout ce qu'on attendrait de lui. Mais il ne le fait même pas. Alors, Elena se rassied et attend. Dans sa cuisine. Elle doit prendre le train qui part pour la capitale à dix heures du matin ; le suivant, celui de onze heures, ne l'intéresse pas, car elle a pris son comprimé à neuf heures, alors elle pense, et sait, qu'elle doit prendre le train de dix heures, quand la médication permettra enfin à son corps d'exécuter l'ordre de son cerveau. Bientôt. Pas celui de onze heures, car l'effet de la médication aura décliné, presque disparu, et elle se retrouvera dans la situation actuelle, mais sans l'espoir que la lévodopa agisse. Ça s'appelle la lévodopa, et ça doit se répandre dans le corps une fois le comprimé dissous ; elle connaît le nom depuis un bout de temps. Lévodopa. On le lui a dit, et elle l'a noté sur un bout de papier, sachant qu'elle

est incapable de déchiffrer l'écriture du médecin. Que la lévodopa doive se répandre dans son corps, elle le sait. D'ailleurs, c'est ce qu'elle attend, assise, dans sa cuisine. Attendre, que faire d'autre pour le moment. Compter les rues dans le vide. Réciter leur nom, de mémoire. Dans un sens et dans l'autre. Lupo, Moreno, 25 de Mayo, Mitre, Roca. Roca, Mitre, 25 de Mayo, Moreno, Lupo. Lévodopa. Cinq carrefours la séparent de la gare, ce n'est pas beaucoup, pense-t-elle, et elle récite, et elle attend. Cinq. Des rues qui lui sont encore interdites tant que ses pas sont incertains, mais rien ne l'empêche de répéter leur nom en silence. Aujourd'hui, elle ne veut croiser personne. On lui demanderait des nouvelles de sa santé, on lui présenterait des condoléances tardives pour la mort de sa fille. Tous les jours, elle tombe sur quelqu'un qui n'a pu venir ni à la veillée ni à l'enterrement. Ou qui n'a pas osé. Ou qui n'a pas voulu. Quand quelqu'un meurt comme Rita est morte, tout le monde se sent invité aux obsèques. Voilà pourquoi dix heures n'est pas une bonne heure, pense-t-elle, car pour aller à la gare elle doit passer devant la banque et, comme aujourd'hui on paie les pensions de retraite, elle risque de rencontrer un voisin. Ou plusieurs. Même si la banque ouvre à dix heures pile, quand son train entrera en gare et qu'elle, son billet à la main, s'approchera du bord du quai pour le prendre, avant cela, Elena le sait, elle va tomber sur des retraités qui font la queue comme s'ils avaient peur que l'argent ne manque et qu'on ne serve que les premiers arrivés. Elle ne pourrait éviter la façade de la banque qu'en contournant un pâté de maisons que son Parkinson ne lui pardonnerait pas. C'est le nom. Elena sait depuis un certain temps que ce n'est plus elle qui commande certaines parties de son corps, les pieds par exemple.